

L'œuvre sculptée d'Hervé Delamare et l'Amérique indienne: une vision holistique du monde.

Visages burinés d'Amérindiens bordés de galets, couronnés d'une coiffe en bois figurant une montagne, ou opulente chevelure nattée surmontée d'un oiseau, gigantesque plume laissant apparaître un profil de visage, tête d'Indien dont l'arrière est une cavité contenant un arbre et des galets blancs semblables à des nuages en lévitation, les sculptures d'Hervé Delamare installées aux Jardins suspendus du Havre donnent le ton de l'univers dans lequel nous sommes invités à pénétrer. Toutes les œuvres - plus de trente - sont pétries de la philosophie qui les nourrit et les porte : le lien reliant l'homme et le cosmos.

Ainsi polis par la mer, les galets, emblèmes du minéral demeurent indissociables du milieu aquatique ; le bois flotté, élément végétal ligneux, lavé, érodé, rend manifeste l'action conjuguée de l'eau, du vent, et des courants ; les visages, cartographie du géologique et du végétal deviennent le miroir d'un paysage.

La présence persistante de racines parcourant le corps humain ou suggérées par des perches de châtaignier, armature de la série des cinquante aquarelles en bois intitulée « Paroles Amérindiennes » renforce la symbolique de l'affinité intime entre l'homme et la nature, voire de leur interconnexion, pierre angulaire de la vision ancestrale du monde des peuples premiers. L'une de ces aquarelles dépeint un tronc d'arbre aux racines charnues associé aux paroles de N. Scott Momaday, écrivain kiowa-cherokee. Momaday y affirme l'affection indéfectible de l'Indien pour la terre qu'il place au cœur de sa vie et où il puise « la permanence de sa véritable identité ».



Hervé Delamare emploie des matériaux provenant de la nature tels que la fibre de lin et de chanvre, le bois flotté, le papier-terre ou argile-cellulose et des résines écologiques. Le bois flotté et le papier-terre, mélange d'argile, d'eau et de fibres issues du papier, sont autant d'éléments naturels auxquels le sculpteur a recours pour souligner le lien étroit de l'homme avec la terre, nourricière et protectrice.

Le choix du plasticien de recueillir des résidus naturels et de les recycler s'inscrit également dans une optique de protection de l'environnement. Opter pour ces matériaux nous rappelle qu'ils sont des matières nobles - du reste travaillées par les Anciens - au même titre que le bronze, la pierre ou le bois. Par ailleurs des considérations d'ordre pratique ont motivé ce choix. Les sculptures en fibre de lin, en raison de leur légèreté, sont aisément transportables.

Mentionnons aussi que la papier terre s'avère une technique robuste défiant les intempéries, alors qu'elle conjugue sans cuisson l'argile, le papier recyclé et l'huile de lin. De même la fibre de lin, l'une des plus résistantes, souffre peu d'être exposée aux caprices du temps et revêt donc un caractère pérenne.

Être Plume (2021)¹, sculpture de plus de 2 mètres de hauteur, concentre et intensifie l'idée de résilience en fusionnant le matériau et un profil de visage discernable dans la plume, elle-même relevant de l'imaginaire que chacun se fait de l'Indien : coiffes entièrement constituées de rémiges, plumes d'aigle, de dinde, de colibri, d'Ara Macao ornant les parures. Cependant, les plumes sont chargées d'une diversité de sens ; utilisées comme objets sacrés de rituel chez les Amérindiens, elles sont alors dotées de vertus curatives telles celles de l'aigle, détentrices du pouvoir de guérison et également synonymes de force, de courage, d'honneur et de liberté.



Ingénieusement implantée au milieu des herbes et des fleurs de la « Prairie américaine », *Être Plume* évoque les chevauchées des Indiens des Plaines, leurs croissants de plumes flottant au vent, jadis maîtres de la prairie, le royaume des bisons.

Notre périple dans l'univers d'Hervé Delamare, ici peuplé de sculptures dédiées aux Amérindiens, s'ouvre naturellement sur le personnage mythique de Kokopelli, le joueur de flûte bossu auquel le sculpteur a consacré deux créations : *Kokopelli, le Joueur de Flûte bossu*² installée au milieu des cache-serres Dombey et *l'Arbre jadis abattu*³, placée au centre des plantes du désert du jardin des explorateurs.

Héros culturel, Kokopelli est une figure sacrée des tribus résidant dans le Sud - Ouest des États-Unis et au-delà de cette région, du monde méso-indien. Représentée sur les gravures et peintures rupestres et pariétales, l'image ityphallique de Kokopelli remonterait à 3,000 ans lorsque les pétroglyphes furent gravés par les ancêtres des Pueblo, les Anasazi. Elle habite l'imaginaire collectif de ces communautés amérindiennes, rythmant leur vie sociale et religieuse.

Campé dans une posture de danse, Kokopelli, figure longiligne, mi-humaine, mi-animale, est pourvu d'une bosse qui recèlerait des graines et des chants et bien d'autres trésors telles que des plantes médicinales et des mocassins. Une ou deux lignes droites indiquent la flûte dont l'extrémité se termine par un bulbe. Il est coiffé d'une sorte de huppe festive qui, pour les Pueblo, correspond aux antennes de la sauterelle mais susceptibles de symboliser aussi les rayons du soleil. Comme Priape dans la mythologie grecque ou du Dieu Min dans les mythes égyptiens,



¹ Sculpture façonnée avec la fibre de lin ou de chanvre, associée à des résines écologiques.

² Il s'agit d'une création en fibres de lin et de chanvre sur métal, d'une hauteur de 1, 53 mètres.

³ En fibres de lin et chanvre sur métal, cette sculpture de 5, 60 mètres de hauteur, est fixée au sol par de grandes sardines en fer à béton.

Kokopelli est doté d'un phallus proéminent qui atteste son pouvoir créateur.

Au fil du temps, des turbulences de l'Histoire, en raison des pressions que les conquérants et missionnaires espagnols, préoccupés de convertir les Pueblo au Christianisme, ont fait peser sur eux, l'attribut mâle s'est vu de plus en plus occulté dans la figuration de Kokopelli afin de répondre à une image « décente », plus conforme à la bienséance. Néanmoins, Kokopelli a conservé son instrument magique, apanage plus « respectable » - avec lequel il fusionne - la flûte, perçue comme un symbole phallique dans les cultures amérindiennes. Douée de dons surnaturels, elle semble liée à la fertilité masculine. Certains mythes décrivent le Kokopelli, allègre troubadour, parcourant les villages, se muant en Faiseur de Pluie et opérant la métamorphose de l'hiver en printemps, devenant ainsi, à l'instar de Femme Changeante, la Déesse Mère des Apache, l'incarnation de la transition des saisons.

Ainsi, les Hopi associent le Kokopelli à la fécondité, à l'abondance, à la prospérité et à la régénération. Ils accomplissent par exemple la Cérémonie de la Flûte afin que les pluies d'été, nécessaires à la pleine maturation des récoltes, viennent abreuver leur Terre. Kokopelli reste aussi inséparable de la musique, de la danse, de la joie et de la longévité. On lui attribue manifestement la capacité de rendre fructueuses les récoltes et fécondes les femmes stériles ; le chant et la musique étant investis du pouvoir de réveiller les récoltes, de renouveler et de perpétuer la vie. Accompagnant le geste du semeur de son chant et des mélodies de la flûte, Kokopelli participe à l'activation des graines en leur insufflant le fluide de la vie.

Créature protéenne, Kokopelli possède de multiples fonctions : semeur, poète, danseur, faiseur de pluie, mais aussi conteur, illusionniste et guérisseur. Dans *l'Arbre jadis abattu*, il conserve ses attributs coutumiers qui permettent de l'identifier : la flûte et de longues baguettes de bois semblables à des antennes. Néanmoins le sculpteur le dépeint dans une posture saisissante, inhabituelle, lui adjoignant une nouvelle dimension, la capacité de voler, enrichissant dès lors la symbolique et rehaussant la qualité aérienne du flûtiste, tout en lui conférant une touche ludique : voilà notre Kokopelli, acrobate, équilibriste. Planant dans les airs, il est cependant rattaché à la terre par une longue perche, arbre garni de quelques ramées et qui représente son phallus. Celui-ci n'est pas érigé vers le haut mais dirigé vers le bas, s'enfonçant dans la base, une souche d'arbre ; d'où une inversion du portrait de Kokopelli dans l'iconographie ancienne.

Présenter le phallus orienté vers le sol, dans un mouvement descendant, suggère que Kokopelli détient la semence et sème les graines, la germination et la maturation se produisant dans les entrailles de la terre, ou de la matrice. De la même façon, l'inspiration, le souffle créateur, couve, sommeille puis chemine dans les profondeurs du subconscient avant d'émerger à la conscience, d'éclore au grand jour et de mûrir.

Dans cette mise en scène, le joueur de flûte ne s'est pas départi de son pouvoir sexuel ; toutefois il collabore avec la Terre, que les Amérindiens associent à la Mère, en étroite interaction, afin que puissent advenir fécondité et créativité.

Par ailleurs, la présence de corbeaux disposés sur la base au plus près de la terre, pourrait indiquer que le corbeau, oiseau vénéré par de nombreuses tribus amérindiennes, est à même d'intervenir dans l'histoire de la création. D'oiseau de mauvais augure, serviteur des puissances maléfiques en Occident depuis l'Antiquité et surtout au Moyen Âge, le corbeau fait au contraire l'objet d'un véritable culte au sein de l'Amérique indienne, notamment chez les Indiens de la côte



Nord-Ouest, comme les Haida et les Kwakiutl. D'emblème du malheur dans le monde chrétien, il se métamorphose en messager des dieux, parfois même en créateur de l'Univers ; à l'exemple de Prométhée qui apporte le feu du ciel aux hommes, le corbeau, selon une légende, dérobe le soleil, les étoiles et l'eau à Aigle Gris pour en faire don au monde entier dans un acte de mansuétude.

L'Arbre jadis abattu est à la fois une allégorie de la Création et de la Renaissance, ou de la perpétuation de la Vie. Ici le tronc coupé, le cœur même de l'arbre, reprend vie ou plutôt un rejeton émerge au centre de l'arbre abattu. Les racines seraient-elles plus fortes que la hache ou la tronçonneuse ? La forêt pourrait-elle renaître de son arasement, tel le phénix de ses cendres ? Suspendu au faîte de l'arbre - mâle renaissant, tel un aïeul bienveillant, maître de cérémonie, Kokopelli assiste de ses mélodies et de son chant, puissants fertilisants, une nouvelle naissance.



Le thème des visages-paysages a inspiré à Hervé Delamare un ensemble de douze sculptures façonnées avec de l'argile-cellulose, du bois flotté et érigées sur des perches de bois.

D'une hauteur de 2,10 mètres, *Penser la Montagne* se compose du même alliage de techniques mixtes que ses sœurs. Dans cette sculpture, de facture surréaliste, le visage raviné et malmené se lit comme la métaphore d'un paysage au relief accidenté et tourmenté. La peau s'écaillant par endroits a l'aspect du lichen ou d'une roche s'effritant. De grandes sardines en fer à béton donnent l'illusion de perches en bois de châtaignier ; elles pénètrent dans le cou et le menton tels des vaisseaux qui alimenteraient la figure, métaphore de la dépendance de l'homme à la nature ; il survit d'abord grâce à l'eau et à l'oxygène apporté par la photosynthèse des plantes.



La chevelure imposante fait penser à une falaise abritant une grotte au milieu de laquelle, à la place des yeux et au-dessus du nez fragmenté pareil à une roche profondément érodée, se niche, tel un phare, un petit arbre esseulé, ocre rouge et vert. Le cou et le buste tels une paroi rocheuse ou un chêne liège, nouent une parenté avec le végétal et le minéral. La chevelure dense qui se prolonge à l'arrière de la sculpture décrivant un mouvement contourné dans la veine baroque,

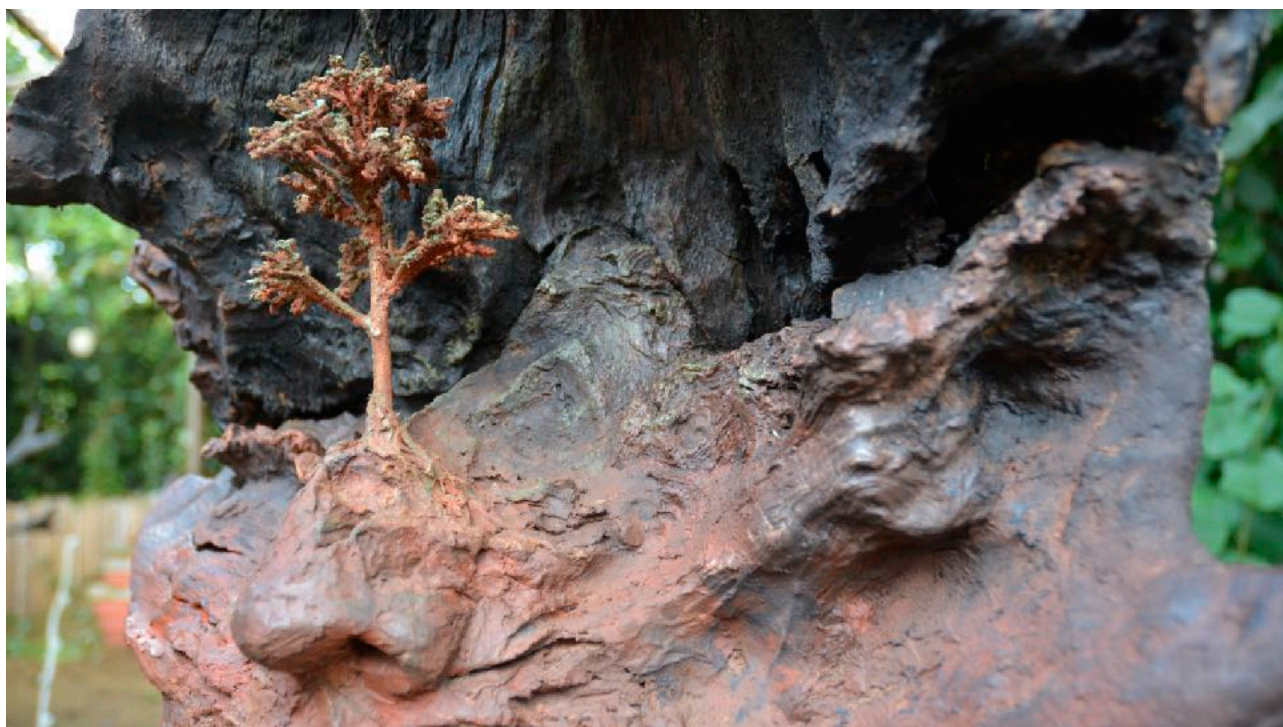
reçoit une polyvalence d'identités : des anfractuosités rocheuses, une coiffe de bison, un enchevêtrement de lianes, des formes volatiles, le fragment d'un arbre qui a vécu.

Le motif de l'oiseau ressurgit au sommet du crâne, scindé à la figure humaine ; un autre, de la même texture que l'ensemble de la sculpture, se confond avec la toison, dans un mouvement d'enlacement. Le plumage sombre fait ainsi corps avec la chevelure. *Penser la Montagne* met en évidence la contiguïté morphologique entre l'homme et la nature ; les frontières se brouillant davantage, les deux entités se mêlent pour n'en former qu'une seule.

Ce premier regard sur l'œuvre, qui offre une vision du monde non anthropocentrique, s'accompagne d'une autre lecture qui réactive un sujet d'actualité inquiétant : la dégradation de la nature.

Le visage d'où les yeux - détail non anodin - sont absents s'insère dans un cadre où la végétation s'est raréfiée et où le minéral a gagné du terrain. Sur cette terre-peau desséchée, craquelée, un arbre, seul survit. Il semble avoir échappé à une sécheresse extrême, à la déforestation ou à un forage irresponsable, comme c'est le cas, entre autres, dans la réserve des Navajo où le sous-sol et le sol, riches en gisements miniers, notamment en uranium, ont été exploités le plus souvent à ciel ouvert par des multinationales sans égard pour la santé des autochtones et leur environnement.

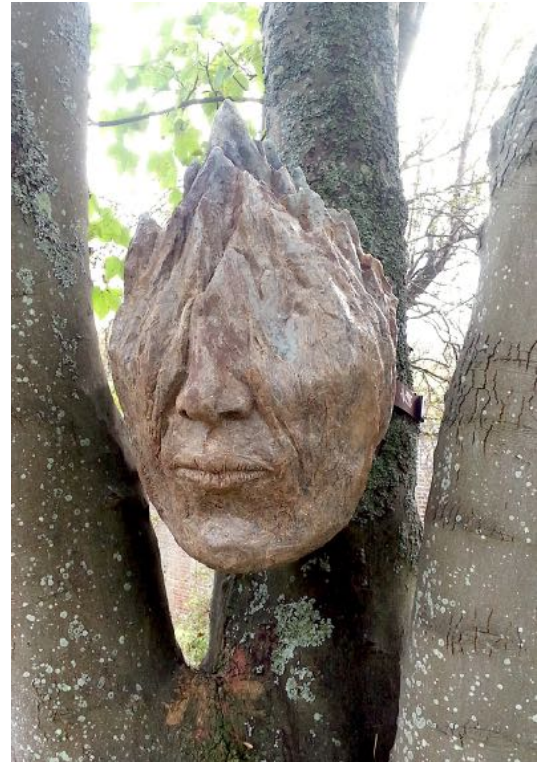
Ce visage-paysage a ranimé tout particulièrement le souvenir amer de la défiguration, voire de l'éventration de certains lieux sur cette réserve, réalité dramatique ayant suscité l'indignation de nombreux Navajo qui voient dans le forage le viol de la terre, leur propre mère, et en conséquence les blessures infligées à leur peuple.



L'absence des yeux, l'organe permettant d'observer et d'aiguiser l'esprit critique, de poser sur le monde un regard acéré, peut signifier que l'homme est devenu aveugle. *Penser la Montagne* interroge ceux qui refusent de voir que la terre est en souffrance et que si les humains ne réagissent pas afin de remédier à cette situation alarmante et à enrayer le processus conduisant inévitablement à la destruction de la planète, l'homme entraînera sa propre perte.

Au cœur de ce visage-paysage buriné, fissuré, où la verdure revêt un caractère minimaliste sourd l'urgence d'un appel : sauvons le peu qui reste car la détérioration du paysage affecte inéluctablement l'homme, comme l'illustre la douloureuse histoire de maints Navajo, victimes d'affections souvent mortelles.

Penser la Montagne fait écho à une autre création de la même appellation. Fixée sur un arbre de la cépée, celle-ci est en parfaite harmonie, en raison d'une similitude de texture, avec le « support ». Elle présente un caractère moins tourmenté que la précédente. Le nez n'y apparaît pas morcelé mais dans son intégralité. La partie supérieure du visage est évoquée par une montagne à laquelle le plasticien semble conférer la faculté de penser puisqu'elle est sculptée en lieu des yeux et du crâne. Cette sculpture reconnaît une conscience à la montagne, tout en nous incitant à l'appréhender comme une entité vivante, à l'instar du règne végétal au sein duquel les arbres et les plantes communiquent entre eux dans leur propre langage.



Penser la Montagne entre en résonance avec la délicate création *Penser la Racine*, porteuse de renaissance. Si des branches mortes reposent à terre, une autre fixée au sol a produit des rameaux sur l'un desquels un oiseau s'est posé tel un phénix. Figure iconique dans l'oeuvre d'Hervé Delamare, l'oiseau, messenger du divin dans les cultures amérindiennes, concentre en lui une symbolique positive : renouveau, fertilité et guérison. Les rameaux dessinent le profil doux d'un visage lui-même sillonné par les ramifications et en conséquence semblant être issu du végétal. Les divisions et subdivisions des rameaux suggèrent l'arborescence des veines, si bien que ramilles et vaisseaux s'entrelaçant, surgit une forte connexion, voire une interpénétration de l'humain et du végétal.

La symbiose de l'homme et de la nature, thème prégnant dans cette exposition, est réaffirmée dans *Respectus*⁴, sculpture disposée sous le frêne du jardin austral. Elle met en scène un être frêle, longiligne, au visage schématisé qui rappelle les figures effilées de Giacometti. Le personnage appuie son visage et ses bras contre un frêne immense, tentant de l'enlacer comme pour invoquer son aide, sa protection, ou dans un désir de se fondre en lui.

L'«habit» lézardé de l'homme participe de l'écorce, le vêtement de l'arbre, mais encore de par sa couleur vert-gris et un aspect rêche, de la peau à écailles des créatures reptiliennes, des poissons, et de l'enveloppe de certains végétaux. L'homme et l'arbre semblent ainsi se confondre du fait de leur texture et de leur couleur qui se répondent, tous deux participant d'une essence commune, ce

⁴ Fixée au sol par des sardines en fer à béton, *Respectus*, d'une hauteur de 1, 20 mètres, est constituée de pigments, de sable et de silicone sur armature en métal.



qui convoque la pensée traditionnelle amérindienne selon laquelle l'homme n'est pas séparé de la nature mais en fait partie intégrante, d'où le concept -clé de symbiose qu'Hervé Delamare fait vivre au travers de ses œuvres. L'homme, ici, est néanmoins de taille infiniment réduite face à une nature prépondérante, triomphante, plus forte et cependant accueillante qui inspire la révérence, dans le sillage des communautés autochtones.

À la fois titre de la sculpture et de l'intégralité de l'exposition, *Respectus* commande l'humilité et la gratitude, posture s'inscrivant en faux contre l'homme dominant et prédateur, cherchant coûte que coûte à maîtriser, à exploiter, à soumettre la nature à ses appétits mercantiles.

Dans *Symbiose*, œuvre monumentale de 5,40 mètres de hauteur, le visage imposant d'un homme est surmonté d'un arbre mince qui s'élançait vers le ciel. En apercevant cette sculpture, une image cinématique a surgi devant moi, celle du danseur cerf qui, dans le rituel éponyme propre à de nombreuses tribus amérindiennes dont les Pueblo et les Yaqui, s'identifie complètement à l'animal, le mimétisme s'opérant entre autres par le jeu d'une coiffe élaborée, couronnée de bois cervidés. Ainsi les ramures et les andouillers, symboles des cycles de régénération, se sont mêlés dans mon imaginaire.



En m'approchant plus près de *Symbiose* et en la contournant, j'ai découvert que les racines de l'arbre pénètrent le crâne de la figure, se ramifiant dans les épaules, le dos, le torse. Des incisions ayant l'aspect de brindilles marquent une partie des joues, le menton et le cou. Les racines évoquées par la base de la sculpture semblent être communes à l'homme et à l'arbre, constituant ainsi une seule racine et insinuant que tous deux proviennent de la même source : le sein de la terre. Les racines sillonnant la figure s'apparentent à des vaisseaux sanguins de par leur teinte et texture, d'où la mise en lumière d'une relation organique entre le végétal et l'animal et concomitant d'elle, le lien de parenté entre la sève, liquide s'écoulant dans les plantes vasculaires et le sang irriguant le corps de l'homme et des autres animaux.

L'idée-force selon laquelle il n'existe pas de dichotomie, mais au contraire une interaction entre l'être humain et la nature, le souffle de la vie circulant dans toutes les espèces, s'impose ici, suscitant dès lors la compréhension du monde des peuples premiers.

En outre, l'analogie entre les racines et les veines ravive un autre aspect de la pensée des Nations indiennes et plus largement des communautés autochtones, lesquelles perçoivent une intime correspondance entre la physiologie des plantes et celle de l'animal.

D'autre part, cette sculpture, offrant à l'image de l'ensemble de l'œuvre d'Hervé Delamare plusieurs lectures, inscrit en son cœur les thèmes de l'enracinement de l'être humain dans la nature et de l'entraide.

Traversé par un arbre, sorte d'Axis-Mundi, emblème du lien entre le Ciel et la Terre, l'être humain ne peut s'en désolidariser, les racines lui prodiguant nourriture et vitalité. L'homme ici porte l'arbre et celui-ci, dans un rapport de réciprocité, lui assure équilibre et soutien. Les représenter s'imbriquant l'un dans l'autre par tout un réseau de racines renvoie au fait que si la nature pourvoit à notre subsistance, nous portons la responsabilité de la santé de l'arbre et de la sauvegarde de la planète.

Symbiose illustre la philosophie des Hau-de-no-sau-nee, le Peuple de la Maison Longue⁵, pour lesquels « ... notre vie existe avec la vie de l'arbre, ... notre bien-être dépend du bien-être de la Vie Végétale, ... »⁶ ; conception assurément partagée par tous les peuples premiers. Selon maints récits cosmogoniques, en particulier ceux communs aux tribus du Sud-ouest américain, leurs ancêtres auraient voyagé dans plusieurs royaumes souterrains avant de se hisser jusqu'au monde de la lumière par un orifice sacré que les Pueblo nomment le *Sipapu*, le lieu de l'émergence, ouverture à partir de laquelle ils s'adressent à la Terre-Mère et aux esprits des ancêtres.

Fait intéressant, dans l'histoire de la création des Zuni, Indiens pueblo, c'est un arbre, un pin ponderosa, un sapin de Douglas, un tremble et enfin un épicéa argenté qui permet l'ascension d'un royaume à un autre. Les Hopi, eux, parviennent à la surface de la terre en gravissant un roseau dont la base offre une ouverture découverte par la pie-grièche, menant au cinquième monde. Ainsi, pour les peuples autochtones, l'humain est progressivement sorti du giron de la Terre, considérée comme la Mère universelle, grâce à un arbre, symbole de l'Axis-Mundi, en l'occurrence présent dans toutes les anciennes cultures avec des variantes, l'échelle ou la canne, et grâce à la coopération d'animaux.

L'idée d'émergence croisée se double de celle de croissance mutuelle, de destin ou de vie partagée, interprétation plausible à l'éclairage du Mythe de l'Émergence. Les arbres, emblème du végétal, et l'homme s'ancrent dans la terre, origine de toute vie. Si les racines demeurent essentielles dans le processus de développement, la croissance ne peut généralement s'accomplir sans le concours de la pluie, de la lumière et de l'air, éléments primordiaux. L'arbre coiffant le crâne de la figure de *Symbiose* tire à la fois sa force du sol et du ciel.

Cet arbre de Vie symbolise l'alliance des deux polarités et complémentarités cosmiques que les Amérindiens ont toujours cherché à réconcilier, pour l'avènement et le devenir de la vie. Outre cet éventail de lectures de l'œuvre qui se complètent et s'entrecroisent, nous percevons dans la résurgence des racines un autre clin d'œil aux peuples autochtones qui éprouvent à l'égard de la terre un attachement viscéral.

L'Indien puise son identité profonde et pérenne dans la conscience aiguë de son appartenance à la terre ancestrale sacrée avec laquelle il a forgé une relation à la fois charnelle et spirituelle. Selon l'anthropologue Alfonso Ortiz, originaire du pueblo d'Ohkay Owingeh au Nouveau-Mexique, « Les



⁵ Les Hau-de-no-sau-nee ou Confédération (Ligue) des cinq Nations, rejointe en 1720 par les Tuscarora, regroupe les Seneca, les Mohawk, les Oneida, les Onondaga et les Cayuga. Ces Nations résident principalement dans des réserves et des territoires situés dans l'État de New York.

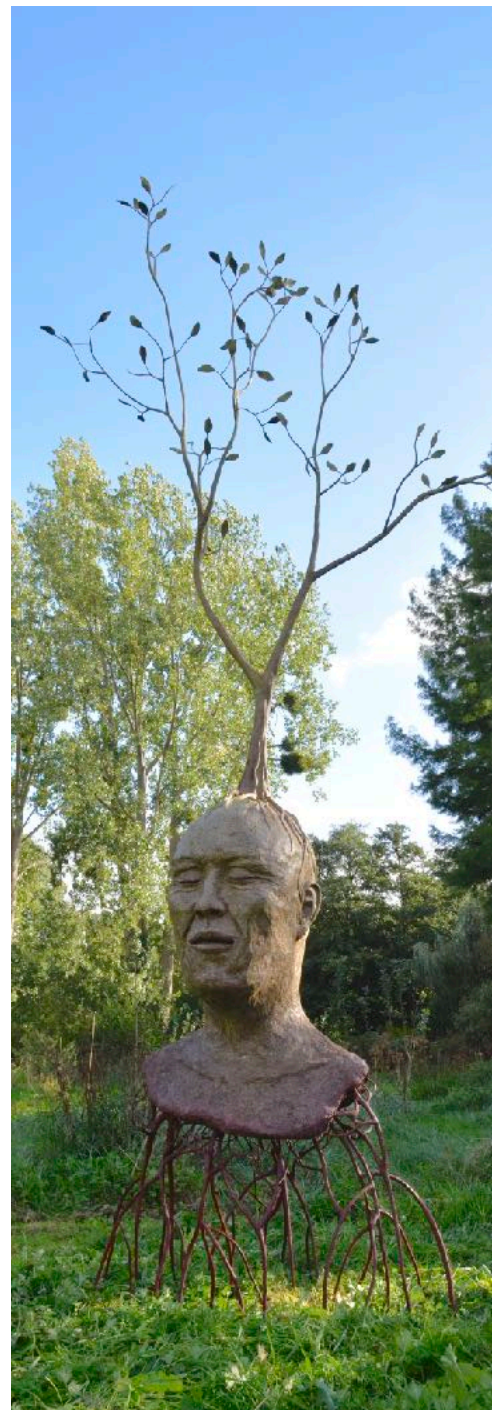
⁶ *Voix Indiennes, Le Message des Indiens d'Amérique au monde occidental*, textes réunis et présentés par Jean-François Graugnard, Bernard Chapuis, Moebius, Varela, Paris, Les Formes du Secret, 1979, p. 121.

Pueblo existent davantage dans l'espace que dans le temps »⁷. Cette affirmation s'applique à l'ensemble des Amérindiens et rejoint les paroles de Scott Momaday illustrant l'aquarelle précédemment mentionnée : « Le sens du lieu est Primordial. Seule la référence à la Terre lui confère la permanence de sa véritable identité. »

Nous saisissons la multiplicité des sens que recouvre le mot racine et que *Symbiose*, tribut aux peuples premiers et à leur manière de penser le monde et de se relier à lui rend tangibles.

La terre est d'abord la matrice d'où l'homme a émergé avec toutes les autres entités vivantes, puis ce foyer d'accueil dispensateur des ressources vitales et au sein duquel l'homme cohabite avec les êtres spirituels, ceux que les Hau-de-no-sau-nee appellent « les alliés de notre propre existence : le blé d'Inde, les haricots, le vent, le soleil »⁸. Habitée par les esprits des ancêtres et de tous les êtres sacrés qui englobent les plantes, les animaux, les sources, les montagnes, en réalité l'ensemble des forces naturelles et surnaturelles, elle est le dépositaire de leur Histoire qui plonge ses racines dans des temps immémoriaux, les Hau-de-no-sau-nee appartenant à l'une des plus anciennes cultures datant au moins de la fin du Pléistocène. La terre pour les peuples premiers s'avère le réceptacle d'une Mémoire millénaire.

Enfin, *Symbiose* n'est pas sans convoquer la vision du Grand Arbre de la Paix des Hau-de-no-saunee, dont les racines étaient si longues qu'elles atteignaient les quatre coins de la terre et sous les branches desquelles siégeaient les Seigneurs Confédérés des cinq Nations. Cet arbre avait été planté par le prophète huron Deganawida et les seigneurs confédérés. Deganawida aurait instauré la Grande Loi de la Paix⁹ : la Constitution de la Confédération.



À l'éclairage de ce récit, la figure de *Symbiose*, à la fois homme-arbre et homme-cerf peut se lire comme une allusion au rite qui accompagna la consécration de la Constitution des Hau-de-no-sau-

⁷ Alfonso Ortiz in *The Native Americans. The Natives of the Southwest*. Réalisation : Phil Lucas. Auteurs : Michael Grant et Hanay Geigamah. Turner Home Entertainment, TBS Productions, Inc., USA, 1994. VHS.

⁸ *Voix Indiennes, Le Message des Indiens d'Amérique au monde occidental, op. cit.*, p. 121.

⁹ Secondé par son disciple Hiawatha, Deganawida, connu sous le nom de Grand Pacificateur, avait persuadé les tribus iroquoises de mettre un terme à leurs conflits endémiques et de s'unir en une ligue. D'abord transmise oralement pendant des siècles puis couchée sur le papier en 1720, la Grande Loi de la Paix ou Ligue des 5 Nations avait pour mission de faire régner la paix, de préserver et de protéger les générations à venir.

nee. Une fois planté l'Arbre de la Grande Paix, Deganawida para d'andouillers la tête des cinquante chefs, porte-paroles des cinq Nations, puis confia à chacun d'eux le document de la Grande Loi.

Symbiose concentre une variété de sens croisés. Si elle réitère le thème de l'interdépendance de l'homme et de la nature et de sa responsabilité envers la terre, elle nous convie à un voyage dans le temps jusqu'à la fondation de la Grande Loi de l'Unité sur la terre des Hau-de-no-sau-nee.

Au-delà de ce qui paraît être une référence, consciente ou non, au manifeste pacifique de Deganawida, *Symbiose* laisse transparaître l'idée que la force vient de la collaboration entre l'homme et la nature, de leur union et que nécessairement cette force inclusive et unitaire est génératrice de paix. Tel me semble être aussi l'un des messages transmis par *Grand Arbre Blanc*¹⁰ : le devant figure une tête d'Indien et l'arrière est une concavité correspondant à la boîte crânienne habitée par des galets-nuages en suspension et un arbre blanc, mariage du minéral, du végétal et de l'eau. Le sculpteur a introduit ici un creux qui interagit avec le plein, créant un contraste qui permet de dynamiser la sculpture, tout en lui insufflant plus de légèreté. L'espace concave, lieu d'accueil du végétal et du minéral, apparaît comme la métaphore d'un monde dans lequel les autres règnes cohabitent avec l'homme, mûs par une même respiration.

En outre, inclure l'arbre et les nuages-galets dans la boîte crânienne, siège de la pensée, sous-entend que la nature, elle aussi, est douée de pensée et possède sa propre intelligence, tout en nous amenant à réfléchir sur la place que nous devrions lui accorder. Dans un esprit voisin de *Penser la Racine*, *Le Grand Arbre Blanc* est à la fois l'expression de l'homme qui pense à la nature et d'une nature pensante.



Vibrant hommage aux peuples premiers pour lesquels du brin d'herbe à l'étoile, tout sur la terre partage le même souffle, les œuvres d'Hervé Delamare donnent à lire la trame organique reliant toutes les entités de la Création dont les Amérindiens révèrent le mystère vivant.

Il appartient à l'être humain de cesser d'adopter une attitude centrée sur l'homme, de se positionner au-dessus de la nature, de la traiter comme un objet inerte, manipulable à loisir afin de satisfaire sa cupidité insatiable, de la mutiler et de la profaner en oubliant que la vie et la survie de l'humanité dépendent d'elle. Une telle attitude est caractéristique du conquérant et du colonisateur.

L'homme doit repenser sa place au sein de l'univers comme un maillon dans la chaîne du vivant au lieu d'agir comme un Moloch mû par le profit immédiat. Il lui appartient de se ressourcer à la philosophie ancestrale des peuples premiers, à écouter la voix de ceux qui, parmi les Amérindiens, n'ont pas dérogé aux valeurs prônées et observées par leurs aïeux qui se sentaient responsables

¹⁰ Il s'agit d'une sculpture sur socle en chêne d'une hauteur de 2, 10 mètres.

envers la Terre, témoignant à leur Mère un respect de nature filial et la révérence qu'elle commande parce qu'elle fait don de la vie.

Pour le sculpteur apache chiricahua Bob Haozous, l'indianité est une philosophie et non pas une identité génétique. Elle suppose une posture spécifique par rapport à la terre et à l'existence. Par conséquent être Indien, se comporter en Indien, implique de renouer avec des valeurs fondées sur « les lois de la nature » que Haozous oppose aux lois de l'homme dans lesquelles l'homme blanc croit¹¹ ou « les Voies Naturelles» selon les propres termes des Hau-de-no-sau-nee.

Ainsi, si les visages sculptés par le Hervé Delamare suggèrent des traits relevant de l'indianité, ils transcendent également le particulier. Au-delà des spécificités physiologiques et culturelles, c'est l'homme que le plasticien sculpte, imbriqué dans la nature et cependant destructeur de cette même nature et par conséquent de lui-même, sa propre existence étant scellée à celle de la Terre.

C'est l'Homme dans sa dimension universelle que le sculpteur interroge au long de son œuvre et appelle à se réveiller, à s'éveiller à une conscience spirituelle en résonance avec la vision du monde des nations autochtones, en particulier des Hau-de-no-sau-nee pour lesquels la spiritualité est la plus haute forme de conscience politique¹². Ce n'est guère un hasard si le plasticien a intitulé l'une de ses sculptures *Conscience Spirituelle*, unissant de concert l'homme, les galets et l'oiseau dans un hymne renouvelé à l'univers vivant et à la renaissance, où toutes les manifestations de vie coexistent avec l'être humain dans un rapport d'interdépendance et de parenté universelle.



Tribut à la Voix Autochtone, titre d'ailleurs de l'une des sculptures¹³ qui réunit une multitude de visages soudés les uns aux autres et formant le feuillage d'un arbre, l'œuvre d'Hervé Delamare est l'expression d'une conception holistique du monde que certaines sculptures montrent du reste comme étant menacée et qu'il s'avère urgent de s'appropriier, voire de reconquérir afin de mieux répondre à l'urgence de la question de la vie sur la Terre.

Harmonieusement intégrées aux Jardins suspendus, ces sculptures ont trouvé un cadre d'accueil propice à ce qu'elles expriment et célèbrent : par le jeu ingénieux des formes et des textures, elles

¹¹ Par homme blanc Bob Haozous entend tous les peuples qui se sont éloignés des concepts liés à la nature pour embrasser des concepts liés à l'homme, détruisant tout autour d'eux. Notre entretien avec Bob Haozous, Santa Fe (Nouveau-Mexique), juillet 2014.

¹² *Voix Indiennes, Le Message des Indiens d'Amérique au monde occidental, op. cit.*, p. 120.

¹³ Cette sculpture est érigée sur des perches de châtaignier.

disent la nécessité, voire le devoir de préserver la nature et de vivre en harmonie avec elle. Les thèmes véhiculés par le langage plastique de l'art se trouvent rehaussés par huit pyrogravures sur bois massif de forme circulaire, sur chacune desquelles se dresse un oiseau tel un guide. Le choix de la seule figure du cercle, archétype de totalité et de complétude, s'harmonise avec la philosophie des peuples premiers.

Ces pyrogravures font entendre la voix de sages personnalités amérindiennes. Nous retiendrons celle du chef Seattle des tribus Suquamish et Duwamish, enjoignant l'homme d'établir des liens fraternels avec les rivières ; elle entre en résonance avec les voix, silencieuses mais puissantes, émanant des sculptures : interdépendance du vivant, solidarité entre toutes les espèces du cosmos, ces valeurs même fondatrices de notre humanité.



JEANNINE BELGODÈRE,

Maîtresse de Conférences en anglais à l'Université du Havre,
spécialiste des cultures amérindiennes.